

NOTICE NÉCROLOGIQUE

SUR LE PROF. ALY IBRAHIM PACHA⁽¹⁾

PAR

LE PROF. MOHAMED KAMEL HUSSEIN BEY.

Aly Ibrahim Pacha fut, avant tout, un homme d'action. C'est là sa caractéristique essentielle, et ce fait doit d'autant plus être souligné qu'on ne compte pas beaucoup d'hommes d'action parmi ses contemporains. Les personnalités les plus remarquables furent, ou sont encore, plutôt des penseurs, des théoriciens du progrès que des réalisateurs. Lui, il ne s'occupait guère des principes ni des théories pour bâtir le progrès, il le réalisait. Ses œuvres, solides monuments de son énergie créatrice et qui font la gloire de la médecine égyptienne, justifient pleinement sa méthode de travail et illustrent sa technique de réformateur. Très peu de nos compatriotes ont fait pour leur profession ce qu'a fait, si brillamment, notre maître pour la médecine et, en particulier, pour la chirurgie.

Il y a, dans sa prodigieuse activité, une continuité qui se révèle distinctement à travers sa vie où les œuvres se succèdent logiquement, où chacune engendre la suivante inévitablement et comme naturellement. Cet enchaînement de réalisations comparable à l'enchaînement des idées dans un système philosophique, aussi rigoureux, dans son ordre, que les temps successifs d'une opération chirurgicale, constitue le trait fondamental de la mentalité de l'homme d'action génial. Car, c'est,

⁽¹⁾ Éloge funèbre prononcé à la séance de 2 avril 1947.

par une pareille discipline, qu'on distingue le génie de l'homme simplement pratique. Notre patron possédait largement cette philosophie de l'action, probablement plus par intuition que par raisonnement. Cette soif d'activité et cette énergie vitale que l'âge ni la maladie ne pouvaient diminuer, étaient tempérées par la finesse de l'artiste, guidées par son sens aigu du devoir et soutenues par une ténacité qui semblait le rendre inaccessible au découragement, même devant les pires difficultés. Son intelligence supérieure, le charme de sa personnalité, son esprit, le plaisir intense qu'il prenait à la vie, son empressement à aider, le don de l'amitié qu'il éprouvait au plus haut degré, sa profonde connaissance des hommes et des choses et la variété des objets auxquels il portait intérêt, tout cela contribua à la belle réussite que fut la vie de l'admirable et tant regretté Aly Ibrahim.

Comment fut amené ce développement logique qu'on peut discerner dans la vie de notre maître? D'abord il se forma lui-même au prix d'un effort gigantesque. Il se forma et comme chirurgien et comme collectionneur, car il avouait deux passions : la chirurgie et l'art islamique.

Aussitôt assuré de son succès en chirurgie, il se donna, corps et âme, à l'œuvre capitale de sa vie : la création d'une école de médecine telle qu'il la concevait, car il voyait clair et il voyait grand.

Dans cette entreprise, il déploya toute sa puissance de travail son initiative et sa prévoyance. Il montra sa capacité dans la préparation des programmes de longue haleine et, surtout, dans leur exécution. En tout ceci, ses ressources paraissaient inépuisables. Puis, il mit de l'ordre dans la profession ; il créa l'Association médicale dont il fut toujours le président et l'Ordre des Médecins dont la constitution fut longue et pénible. Profitant de son expérience à l'École de Médecine, il s'intéressa à l'Université Fouad I^{er}. Il se dévoua à la création de cette Université dont l'histoire intime n'est pas entièrement connue.

Le champ de ses activités allait toujours grandissant. Il offrit ses directives et ses conseils à toutes les institutions médicales et paramédicales telles que le Croissant-rouge, la Société musulmane de Bienfaisance et l'Assistance publique, qui ne pouvaient se passer ni de son expérience ni de sa compétence en matière technique et administrative. Se trouvant à l'apogée de sa gloire, il offrit son aide à plusieurs groupe-

ments de jeunes gens qui s'essaient aux œuvres sociales et qui trouvèrent, dans sa sagesse, ses conseils et son expérience, une source précieuse d'encouragement et une assurance contre les échecs.

Enfin, se déroula une période assez courte qu'il passa au Ministère de l'Hygiène publique. Il s'y trouva éloigné de tout ce qu'il aimait, il se sentit dépayssé parmi les hommes politiques dont l'idéal et la méthode étaient l'antithèse des siens. Il ne put cacher son impatience et il ne regagna son calme que lorsqu'il fut retourné à sa chirurgie et à l'Université dont il devint le Recteur. Peu à peu, la maladie qui devait être très longue, l'obligea à ralentir ses efforts, le força, pendant des semaines, à garder sa chambre. Il fut obligé de renoncer à la chirurgie mais, en compensation, il put se consacrer à sa première passion, l'art islamique. Dès qu'on lui permettait de sortir, sa première visite était toujours pour le Musée arabe. Le vieux tigre se trouvait réduit, lentement mais irrémédiablement, à l'impuissance physique par une maladie de cœur implacable. Cependant, il gardait toute sa lucidité et une mémoire impeccable. Il contemplait l'avenir sûrement non sans tristesse, mais sans désespoir. Peu avant sa mort, il fit construire au sous-sol de la maison un musée pour sa collection de faïences et de tapis, musée dont il connut tous les détails sans l'avoir jamais vu. Il fit construire également un ascenseur qui lui permettrait de visiter cette collection qui lui était si chère. Mais il n'était pas destiné à s'en servir. Telles furent les grandes lignes d'une vie qu'on ne peut s'imaginer plus digne et mieux remplie.

* * *

Comment procéda-t-il à sa formation chirurgicale? Il n'eut pas, pour ainsi dire, de professeur capable de le guider au début de sa carrière, de même qu'il n'eut pas de modèles dont il ait pu suivre l'exemple. Il fut le pionnier de la chirurgie moderne en Égypte mais, phénomène rare dans l'histoire des sciences, il fut un pionnier qui devint une sommité car il fut indiscutablement notre plus grand chirurgien.

Né en 1880, il avait terminé ses études en 1901. Cette période fut celle de notre histoire où la culture fut à son plus bas degré, vu l'état politique, économique et social du pays qui venait de subir les secousses

inévitables à une occupation étrangère. L'École de Médecine avait passé aux mains de professeurs anglais et la transition fut cause que l'enseignement médical s'y fit de la façon la plus sommaire. Muni de connaissances assez rudimentaires, il prit part à la lutte contre le choléra en 1902, contre une épidémie de charbon à Toukh (son succès à mettre fin à cette épidémie lui valut la première appréciation de ses supérieurs) il fut nommé directeur des hôpitaux de Béni-Souef, d'Assouan et d'Assiout, postes qu'il occupa, avec compétence, sans que ces hôpitaux pussent lui fournir l'opportunité d'un travail vraiment scientifique. Il faisait bien les opérations qu'il avait vu faire, mais sans pouvoir aborder la grande chirurgie qu'il ne connaissait que théoriquement. C'est alors qu'il prit la décision de retourner à l'École de Médecine pour y suivre de nouveau des cours d'anatomie, décision que je considère comme la plus importante de sa vie, une de ces décisions qui n'ont l'air de rien mais dont dépend la carrière d'un homme. Ce qui nous étonne, c'est qu'il ait pu voir clairement, jeune comme il était, la lacune qui existait dans son éducation et qu'il ait su y remédier. De retour à Assiout, il lui fut possible d'aborder les opérations difficiles avec assurance et c'est ainsi que nous eûmes, pour la première fois, un chirurgien égyptien, qui faisait autre chose que de copier ses maîtres, qui découvrait enfin le secret des sciences positives. C'est à Assiout que son expérience de la chirurgie fut la plus intense. Ses voyages en Europe et sa participation à la mission du Croissant-rouge pendant la guerre balkanique lui valurent l'amitié d'un nombre de chirurgiens appartenant à diverses écoles et ce contact avec les savants était indispensable, car la chirurgie s'adapte mal à l'auto-didactisme.

* * *

De quelle école était sa chirurgie? Car il y a plusieurs chirurgies et diverses sortes de chirurgiens. Il y a la chirurgie mécanique, brillante parfois, mais qui reste sans âme, comme un piano mécanique qui déplaît par sa perfection même. Telle était la chirurgie à la fin du xix^e siècle alors que les meilleurs chirurgiens n'étaient, à quelques exceptions près, que des opérateurs. Il y a le chirurgien philosophe, soucieux de l'influence

que l'opération — qu'il appelle souvent intervention — peut avoir sur les tissus, qui pense avec la pointe de son bistouri et pour qui l'opération est la solution d'un problème et le point de départ d'un autre. Il y a même le chirurgien mystique, pour qui le résultat d'une opération dépend en partie des impondérables. Il y a, surtout, le chirurgien artiste qui considère l'opération comme une œuvre d'art qui doit avoir sa perfection artistique. Enfin, il y a l'école la plus moderne, celle de la chirurgie d'équipes, de statistiques et d'expérimentations.

Aly Ibrahim était un de ces chirurgiens artistes dont on admire les opérations comme on admire de beaux tableaux. Il y avait cependant, chez lui, quelque chose de plus beau que la virtuosité. Sa virtuosité qui était grande n'était pas agressive, ne constituait pas un but en soi et quoiqu'il fût très habile, il ne se faisait pas une doctrine de l'être. Il n'opérait jamais pour la galerie. Je connais de chirurgiens, vrais esclaves de leur vanité, qui se constituent eux-mêmes en spectateurs imaginaires devant le quels il faut briller. Notre maître n'était pas tourmenté par ces considérations mesquines. Il avait les qualités qu'on admire chez les grands artistes : économie de mouvements, horreur de l'inutile ; ses coups de bistouri étaient sûrs et précis. Quand un de ses élèves se perdait, dans son enthousiasme à produire le maximum, il lui disait : « Est-ce que votre bistouri est devenu trop long? » expression arabe qui veut dire qu'on ne sait pas quand il convient de s'arrêter et c'est une précieuse leçon que nous avons tous apprise de lui. Un trait typique de sa technique était l'extrême attention qu'il prêtait aux détails sans se laisser égarer dans les futilités. Il avait coutume de dire que son caractère s'était formé par sa profession de chirurgien. Quoi qu'il en soit, c'est sa chirurgie qui nous donne la clé de sa personnalité. Il avait la décision claire, directe et tranchante, basée généralement, comme les décisions importantes doivent l'être, sur les raisons les plus évidentes. Un jour, on le consulte pour le cas d'une jambe qu'on pensait devoir amputer, il dit : « Attendez, la jambe est encore vivante » et la jambe fut sauvée. Objectif au plus haut degré, il ne se laissait pas détourner de ses buts, tout en suivant de préférence les lignes de moindre résistance. Il était précis et ordonné, détestait le caprice, les effets faciles. Les envolées d'imagination qui conçoivent des réformes vagues et pompeuses le laissaient froid.

Mais il faut avouer que cet entraînement même qui était sa force, constituait, aussi, ses limites. Il ne croyait pas trop aux doctrines ; les luttes de principe ne le passionnaient guère, les considérations abstraites ne primaient pas chez lui sur les acquisitions concrètes. Je ne voudrais pas ici faire la comparaison entre l'action et la pensée ; la synthèse, quoique rêvée par l'humanité depuis l'antiquité, paraît bien difficile à réaliser. Je dis seulement que l'action est plus sincère et moins susceptible de tromper. Dans la chirurgie, il avait aussi ses limites. L'école ultra-moderne qui ne parle qu'avec des chiffres et des statistiques, qui ne permet pas qu'on ait des impressions, qui n'a pas confiance dans l'intuition, en somme l'école dite scientifique à l'opposition de la sienne dite artistique, lui restait étrangère.

*
* *

Aly Ibrahim contribua beaucoup à notre connaissance de la chirurgie des pays chauds. Vers 1900, cette chirurgie se limitait à quelques opérations héroïques et mutilantes : éléphantiasis énormes, calculs géants, fistules bilharziennes étendues. La pathologie en était mal connue. L'hématurie de la bilharziose était supposée être causée par l'épine de l'œuf de bilharzia qui égratignait la membrane muqueuse en flottant dans la cavité de la vessie ! Des livres publiés jusqu'en 1920 contenaient plusieurs de ces théories puériles et faute de connaissances exactes, ils présentaient des cas grotesques. Les chirurgiens se vantaient d'enlever les tumeurs les plus grosses ou les calculs énormes, preuves de leurs prouesses. Il fallait beaucoup de recherche et de travail pour mettre la médecine tropicale en ligne avec la médecine universelle.

C'est à Aly Ibrahim que nous devons en grande partie ce changement radical dans notre conception de ces maladies. Ses travaux sur l'abcès amibien du foie sont devenus classiques. Il connaissait cette maladie mieux que tout autre chirurgien au monde et — trait typique de sa loyauté — il n'oubliait jamais de dire qu'il avait appris l'opération de l'abcès du foie du Dr Pétridis d'Alexandrie. Le premier, il étudia d'une manière méthodique la bilharziose de l'urètre, en montra la pathologie, les complications et le traitement. Tout ce sujet est entièrement le sien.

Sa théorie sur la funiculite et l'hydrocèle est acceptée par tous aujourd'hui. C'est à lui que nous devons la mise au point de l'opération de la splénectomie, mais la pathologie de la splénomégalie resta longtemps obscure.

L'œuvre principale de sa vie est sans doute la création de la Faculté de Médecine et de son hôpital ainsi que la réforme de l'enseignement médical. Pour apprécier à leur valeur les services qu'il a rendus dans ces domaines, il faut considérer l'histoire récente de notre École de Médecine. Vers 1900, les professeurs de cette école étaient de vieux médecins élevés en France au temps d'Ismaïl, qui pratiquaient et enseignaient la chirurgie pré-listérienne : l'anesthésie et l'antisepsie étaient à peine connues. De plus, ces professeurs, excellents médecins dans leur genre, n'avaient pas su créer une école égyptienne, la médecine restait toujours importée, ne pouvait pas prendre racine chez nous, n'avait pas une vie indépendante. Or, à cette époque, notre contact avec l'Europe ne nous révélait que le côté agressif, avare et sordide de sa civilisation. Il n'y avait là rien de l'atmosphère accueillante qui pouvait encourager l'adoption d'une science entièrement occidentale. On se demandait si ce n'était pas mieux de garder nos traditions, le pays n'étant moralement pas prêt pour les sciences positives. C'est alors que l'Égypte eut la chance d'avoir à la tête de cette génération de jeunes médecins, un homme qui abandonna la médecine ancienne sans regret et qui adopta la médecine moderne en entier, sans chercher à réaliser une synthèse entre les deux (synthèse qui ne pouvait que ruiner toute chance de succès). Les sciences positives trouvèrent enfin chez nous un apôtre qui les appréciait à leur propre valeur.

De 1900 à 1925 l'enseignement médical se faisait d'après les systèmes européens. Mais l'hôpital était vieux et petit, les laboratoires ne suffisaient qu'à démontrer aux élèves quelques expériences primaires, les traitements étaient encore trop empiriques et les recherches scientifiques étaient rares. Tout manquait : fonds, personnel, locaux et appareils.

Or, Aly Ibrahim qui ne sera Doyen de la Faculté et Directeur de l'hôpital qu'en 1929, l'était en réalité depuis 1925. Son vaste programme de réformes était déjà arrêté. Il fallait faire construire un grand hôpital

moderne de 2000 lits. Des objections de tous côtés surgissaient ; le projet faillit être abandonné par le gouvernement pour des raisons diverses, surtout à cause des frais qui étaient estimés à plus d'un million et demi de livres.

Sa lutte pour cet hôpital Fouad I^{er} fut épique. Il lui fallut mettre en œuvre tout son prestige et toute sa diplomatie pour faire accepter par les autorités ce projet gigantesque que certains, n'ayant ni son courage ni son imagination, croyaient irréalisable. Cette lutte lui coûta très cher. On discute encore pour se demander si un hôpital de cette dimension était nécessaire et si cinq hôpitaux de 400 lits ne seraient pas plus profitables. Certes, il est difficile de diriger un hôpital de 2000 lits, il est plus commode pour les malades d'avoir les hôpitaux près de leurs quartiers. Je suis persuadé, tout de même, que, pour le progrès et pour l'enseignement de la médecine, il faut un grand hôpital. Les petits hôpitaux ne peuvent avoir ni les appareils, ni les laboratoires indispensables à la recherche scientifique à moins qu'ils ne soient tout à fait spécialisés. Lorsque tout le programme des hôpitaux égyptiens sera achevé, on verra que le grand hôpital Fouad I^{er} sera une sorte de cour d'appel pour les autres hôpitaux et c'est alors que le vrai service rendu au pays sera reconnu.

On a dit beaucoup de mal de l'administration de nos hôpitaux. On méconnaît les difficultés qu'il a fallu surmonter. Un seul exemple suffit. La création d'une école d'infirmières qui devaient soigner tous les malades, hommes et femmes, était rejetée par toutes les autorités du pays. Il fallut l'intervention personnelle de Sa Majesté le Roi Fouad pour qu'on acceptât cette réforme indispensable des hôpitaux.

La Faculté n'avait pas moins besoin de nouvelles constructions. Il fallait des locaux spacieux pour les nombreux départements qui grandissent continuellement et qui sont devenus de vrais centres de recherches et d'études, rendant, par là même, des services inestimables au pays. Je donne comme exemple les départements de parasitologie et de biochimie. Le plus grand problème de la faculté était de faire face à la pénurie de savants capables de diriger les instituts nombreux qui se créaient. De nombreux missionnaires furent envoyés en Europe pour des études sérieuses et prolongées. Grâce à sa diplomatie, il savait se faire accorder

les fonds nécessaires, car le budget de la faculté de l'hôpital augmentait toujours.

* * *

Il croyait fermement que l'isolement de la Médecine en Égypte serait sa perte. Pour y obvier, il préconisait des rapports intimes et directs avec les savants d'Europe. Aussi des congrès internationaux de médecine se tinrent-ils ici. Les plus importants furent celui de Médecine tropicale en 1928 et celui de la Société internationale de Chirurgie en 1935.

L'enseignement continuait, au moins pour quelques décades, à être donné en anglais. Il ne voulait risquer à aucun prix que le niveau de la médecine fût abaissé. Dans sa pensée la compétence des médecins, primait tout.

La fondation de l'Association médicale égyptienne et de sa revue s'imposait. Les congrès annuels de notre association, et les congrès panarabes qui se réunissent sous ses auspices sont devenus des événements scientifiques de première importance. La plupart des groupements médicaux se sont affiliés à cette Association. Sa revue est le seul organe scientifique de valeur en Égypte. Le local de l'Association, un édifice imposant, est le lieu où se tiennent les activités et les conférences médicales.

C'est toujours Aly Ibrahim qui pensa à créer l'Ordre des Médecins dont l'enfantement fut laborieux. Les Égyptiens étaient susceptibles, les étrangers méfiants, les juristes n'étaient pas optimistes et le gouvernement voulait garder à lui seul le droit de discipline sur les médecins fonctionnaires. Il ne désespéra pas de voir se créer cet ordre et c'est à lui que revient le mérite d'avoir réussi par des négociations habiles à rallier tous les intéressés à son projet.

Voilà ce qu'il a fait pour la médecine et les médecins d'Égypte et ce n'est pas peu de chose. En un mot, c'est grâce à lui que la médecine en Égypte est devenue, une fois pour toutes, égyptienne.

*
* *

En 1929, il fut élu vice-recteur de l'Université Fouad I^{er} et il en devint le Recteur en 1941. Il avait pris une part active à sa fondation comme, plus tard, il s'employa pour l'Université Farouk. De plus, il ne cessa de faire campagne pour en créer une autre à Assiout car il croyait à l'éducation universitaire. A l'Université, comme à la Faculté de Médecine, il gardait sa passion pour le bâtiment. Peu de choses lui faisaient autant de plaisir que de voir des constructions s'élever. Mais il n'y avait pas que les constructions qui l'intéressaient. La diversité d'intérêts où se penchait son esprit le rendait accessible aux idées du grand nombre de spécialistes qui constituent le corps enseignant des différentes facultés. C'était un plaisir que de travailler sous sa direction, surtout à cause de sa vaste compréhension. Il montrait le même entendement quand on lui parlait de textes hiéroglyphiques, de l'importance d'une première édition, aussi bien que d'un appareil de spectrophotométrie. Les ordres qu'il donnait étaient plutôt les conseils d'un expert laissant le champ libre au développement des talents individuels. On trouvait dans son administration la sérénité, la bienveillance, et la largeur d'esprit sans lesquelles une université reste sans âme.

Je ne voudrais pas vous parler ici de tous les aspects de sa vie, ce serait beaucoup trop long. Je donne seulement quelques exemples. Sous sa présidence, la Société du Croissant-rouge qui avait réduit ses activités depuis la guerre balkanique, prit un essor nouveau. Il fonda son hôpital et fit de cette organisation une des sociétés de bienfaisance les plus actives. Il était membre également d'un grand nombre de sociétés savantes d'Égypte, de France et d'Angleterre. Il était membre de l'Institut d'Égypte depuis 1934 et il en fut élu président en 1941.

Pour ceux qui croient, comme moi, que la grandeur des hommes réside dans leur faculté de fonder une école de disciples où se transmet l'enseignement, la discipline et l'exemple du maître, Aly Ibrahim reste une des plus grandes personnalités de l'Égypte moderne. Son influence continue à s'exercer. Sa vie fait partie de l'histoire contemporaine de notre pays. Aly Ibrahim n'a pas vécu inutilement.

CARRIÈRE ET TRAVAUX

DU PROF. ALY IBRAHIM PACHA.

-
- 1880. Né à Alexandrie le 10 octobre.
 - 1892. Certificat des Écoles Primaires, École de Ras el-Tin Alexandrie.
 - 1897. Certificat des Écoles Secondaires, École du Khédavia.
 - 1901. Diplôme de l'École de Médecine.

TITRES.

- 1901. M. B., B. Ch. (Le Caire).
- 1928. F. R. C. S. (Hon.) (Angleterre).
- 1930. M. Ch. (Hon.), M. D. (Hon.) Université Fouad I^{er}.

DÉCORATIONS.

- 1903. 5^e grade de Meguidi (Turquie).
- 1913. Bey 3^e ordre (Égypte).
- 1913. Bey 2^e ordre (Égypte).
- 1917. Bey 1^{er} ordre (Égypte).
- 1925. Ordre de Mérite 2^e classe (Liban).
- 1930. Pacha (Égypte).
- 1931. Grande Étoile d'Éthiopie (Éthiopie).
- 1935. Commandeur de la Légion d'Honneur (France).
Ordre de Mérite 1^{re} classe (Syrie).
- 1937. Grand Cordon de l'Ordre du Nil (Égypte).
Grande Croix Phénix (Grèce).
Grand Ordre St. Maurice et St. Lazare (Italie).
- 1938. Croix de l'Ordre de Mérite de l'Aigle Allemand 1^{re} classe (Allemagne).
G. O. Rafidin (Irak).
- 1939. Chevalier Commandant de l'Empire Britannique (Angleterre).
Grand Cordon Hamayoni (Iran).

FONCTIONS.

1901. «House Officer» à Kasr-el-Aïni.
 1903. Médecin de l'Hôpital de Béni-Souef.
 1904. Médecin en Chef de l'Hôpital d'Assouan.
 Président de la Commission pour examiner l'épidémie de charbon pulmonaire à Toukh.
 Médecin en chef à l'Hôpital d'Assiout.
 1910. Chirurgien-Adjoint à Kasr-el-Aïni.
 1912. Président de la Mission du Croissant-rouge en Turquie.
 1924. Professeur de Chirurgie.
 1926. Vice-Doyen de la Faculté de Médecine.
 1929. Doyen de la Faculté de Médecine.
 Directeur des Hôpitaux Universitaires.
 1936. Vice Recteur de l'Université Fouad I^{er}.
 1940. Ministre de l'Hygiène Publique.
 1941. Recteur de l'Université Fouad I^{er}.
 Président : Association Médicale Égyptienne.
 Union Royale des Sociétés Médicales.
 Société Royale de Chirurgie.
 Président Hon. de la Société Pharmaceutique d'Égypte.
 Président de la Société du Croissant-rouge Égyptien.
 Vice-Président de l'Assistance Publique.
 Président en Membre de l'Institut d'Égypte.
 Membre du «British Medical Association».
 Membre du «Royal Society of Tropical Medicine and Hygiene», Londres.
 Membre du «Royal Sanitary Institution».
 Correspondant de l'Académie de Chirurgie, Paris.
 Correspondant de la Société Allemande de Chirurgie.
 Membre de la Société Islamique de Bienfaisance.
 Président du Comité des Programmes de la Radio-diffusion de l'État.
 Président de la Société de Bienfaisance «La Piastre».
 Vice-Président du Conseil d'Administration de l'hôpital Kitchener.
 Président de la Société pour la Reconstruction Rurale, Le Caire.
 Président de la Société pour les Enfants Abandonnés, Le Caire.
 Président du Conseil d'Administration du Musée Arabe, Le Caire.
 Membre de la Société du Moassat.

LISTE DE PUBLICATIONS.

1904. *Malignant Anthrax of Lungs*, *Journ. Roy. Army Med. Corps*.
 1907. *Atmospheric Pollution* (with Dr. Todd).
 1912. *Lymphangioplasty* (with Madden and Ferguson), *Brit. Med. Journ.*, p. 1212.
 1917*. *Bilharziasis of the Ureter* (with Anis Onsy Bey), *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, I, 13.
 1921*. *Surgical Complications of Typhoid Fever*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, IV, 177.
 1922*. *Lymphatic varicocele*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, V, 671.
 1922*. *Carotid Tumours*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, V, 671.
 1923. *Bilharziasis of the Ureter*, *Lancet*, II, 1184.
 1925*. *Stones of the Ureter*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, VIII, 1.
 1925*. *Lymphatic Varix of the Spermatic Cord*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, VIII, 379.
 1925*. *Origin of Calculi*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, VIII, 423.
 1927. *Relation of Funiculitis to Hydrocele in Egypt*, *Lancet*, II, 272.
 1927. *The problem of Bilharziasis in Egypt*, *Journ. of Sate Med.*, 35, 702.
 1928. *Splenomegaly*, *C. R. Congrès International Méd. Trop. et Hygiène*, Le Caire, III.
 1928. *Bilharziasis*, *C. R. Congrès International Méd. Trop. et Hygiène*, III.
 1928. *Circumcision*, *C. R. Congrès International Méd. Trop. et Hygiène*, III.
 1929. *Stones of the Ureter*, *Brit. Journ. Urol.*, I, 396.
 1929. *Clinical Cases* : a) *Large Chondroma*; b) *Large Tumour of the Parotid*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XII, 124.
 1929*. *Stones of the Ureter*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XII, 492.
 1930*. *Rare Surgical Diseases in Egypt*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XIII, 66.
 1930*. *Liver Abscess*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XIII, 186.
 1931. *Surgical Experience*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XIV, 229.
 1932*. *Elephantiasis Arabum*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XV, 409.
 1932. *Infection of the Urinary Tract and Formation of Calculi*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, 309.

1932. *Endemic Goitre in Dakhla Oasis*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, 401.
1933. *Speech at the 6th Annual Congress*, Jerusalem, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVI, 170.
1933. *Discussion of Prof. Papayoannou's paper on « Operation of Whitehead »*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVI, 582.
1933. *Myositis Ossificans progressiva*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVI, 597.
1933. *Discussion of Prof. Dunet's paper on « Grossesse abdominale secondaire à la rupture d'une grossesse tubaire méconnue »*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVI, 615.
1933. *Abdominal Position of the Caecum*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVI, 642.
1933. *Discussion of Dr. Luch's paper on « A Case of Multilocular Cysts of the lower jaw »*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVI, 655.
1933. *Discussion of Dr. Bahgat's paper on « Interesting Clinical Cases with Operation »*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVI, 699.
- 1934*. *Recent Advances in the Surgical Treatment of Tuberculosis*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVII, 360.
1934. *Horse-Shoe Kidney and Calculus in the Left Pelvis*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVII, 487.
1934. *Stones of the Gall-Bladder*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVII, 661.
1935. *Presidential Address, 8th Annual Congress*, Damascus, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVIII, 355.
1935. *A Case of Acute Intestinal Obstruction due to an Unusual Cause*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVIII, 660.
1935. *Relation of Hydrocele to Endemic Funiculitis*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XVIII, 661.
1935. *Conditions Chirurgicales de la Bilharziose*, *C. R. X^e Congrès Société Internationale de Chirurgie*, Le Caire.
1937. *Presidential Address, 9th Annual Congress*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XX, 4.
- 1937*. *Spleen*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XX, 8.
1937. *A Case of Traumatic Septic Meningitis caused by *B. pyocyaneus**, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XX, 599.
1937. *Sarcoma of the Glans Penis*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XX, 602.
1938. *Amoebic Liver Abscess*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XXI, 177.
1938. *Presidential Address on « Proprietary Medicines »—Royal Union of Med. Soc. in Egypt*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XXI, 391.
1939. *Presidential Address, XIIth Ann. Congress*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XXII, 575.

1939. *Presidential Address, Royal Union of Med. Soc. in Egypt*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XXII, 757.
1940. *Presidential Address, Royal Union of Med. Soc. in Egypt*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XXIII, 576.
- 1940*. *Foot Gangrene*, *Journ. Egypt. Med. Assoc.*, XXIII.

The Articles marked with an Asterisk * appeared in Arabic.